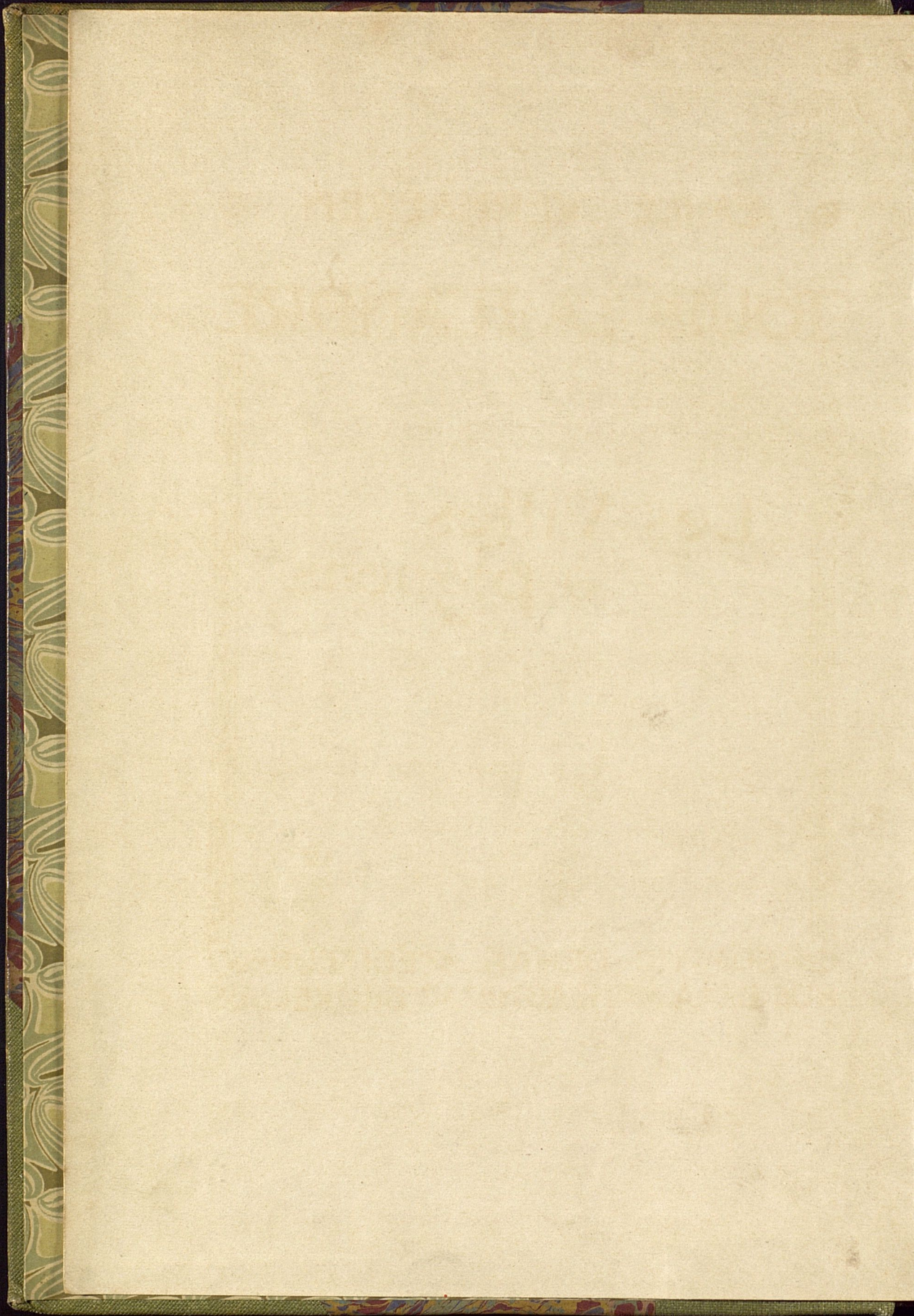


7LP 11764



⊗ ÉMILE VERHAEREN ⊗

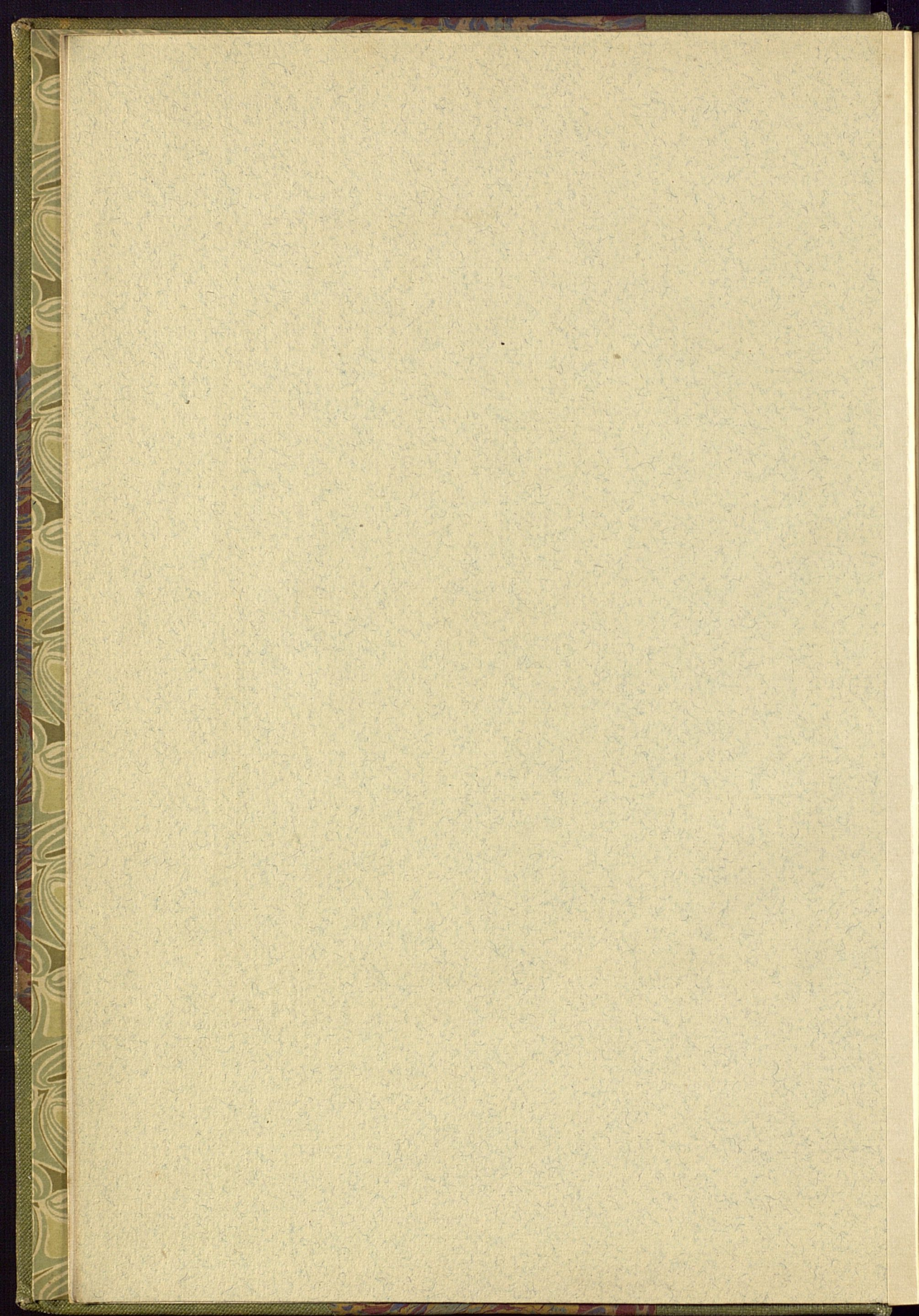
TOUTE LA FLANDRE

Les Villes
à pignons

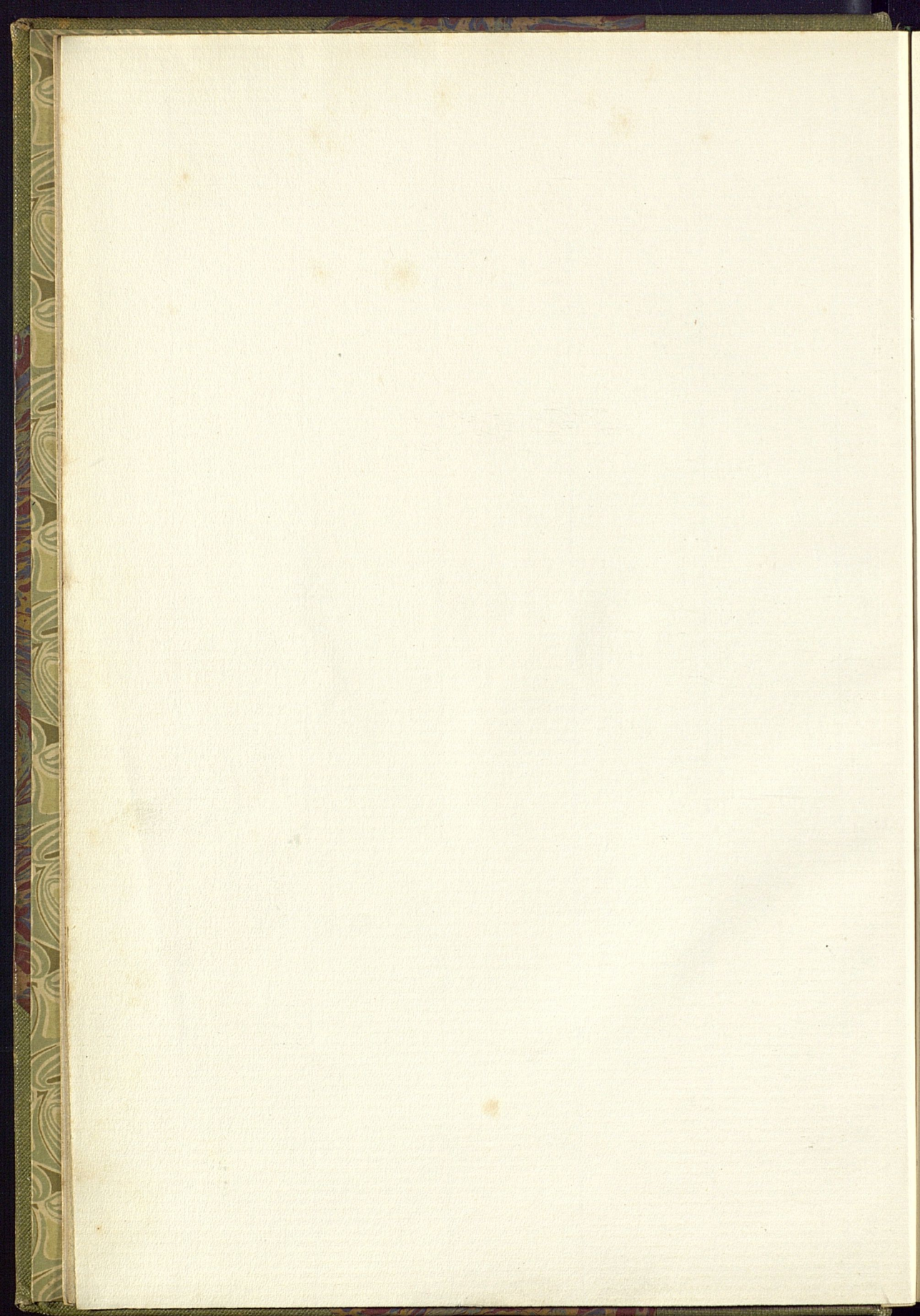
1910

⊗

EDMOND DEMAN ÉDITEUR
RUE DE LA MONTAGNE 86 BRUXELLES



L. Lytle



A la chère & très bonne Emma Nysten

Son am

Henriette

Les Villes à pignons

IL A ÉTÉ TIRÉ 35 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

25 sur papier de Hollande Van Gelder

10 sur Japon Impérial

ÉMILE VERHAEREN

Les Villes à pignons

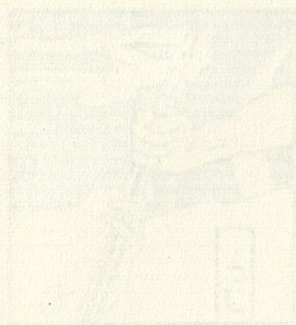


BRUXELLES  DEMAN

1910

EMILE VERHAEREN

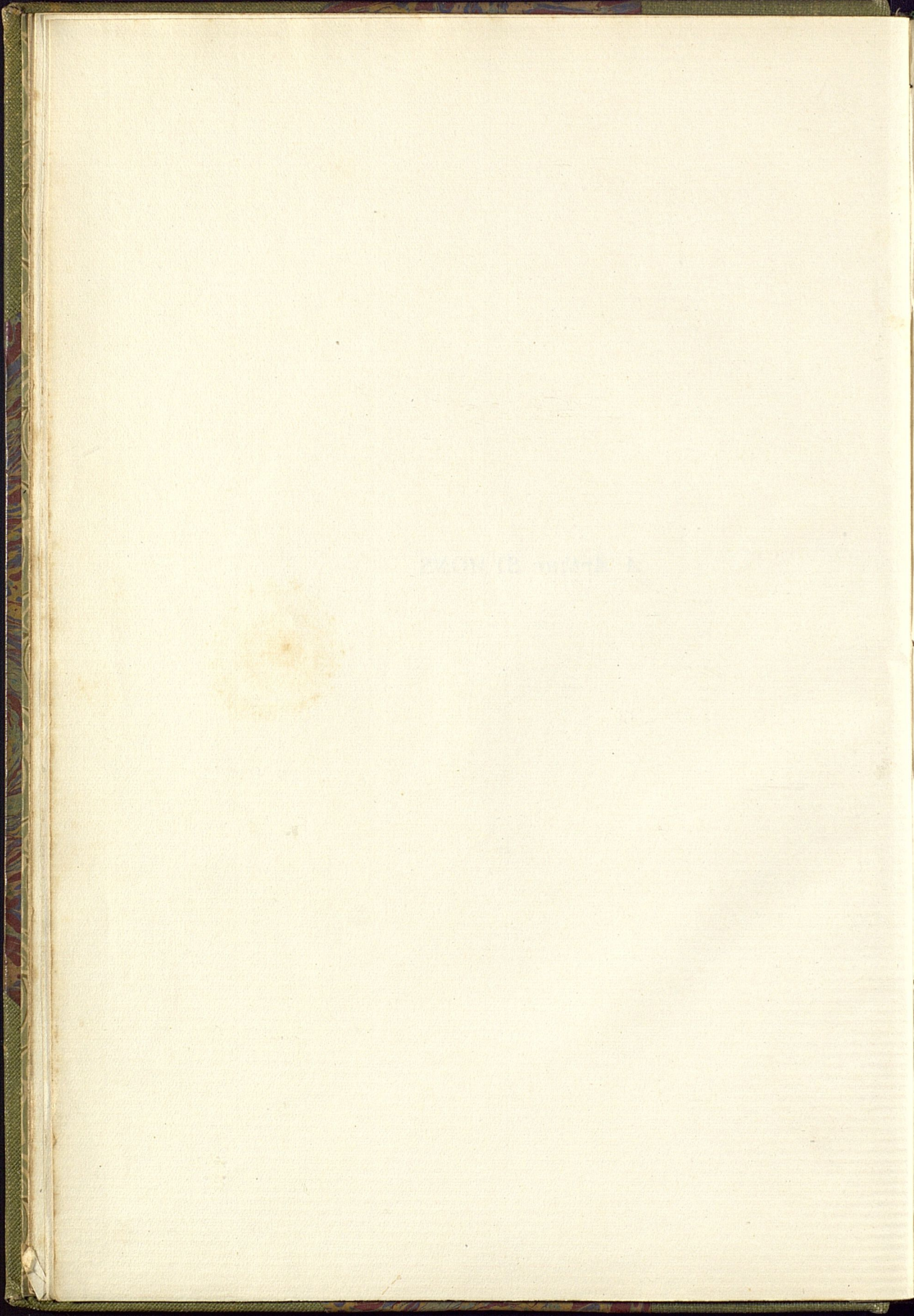
Les Villes
à pignons



BRUXELLES - DEMAN

1910

A Arthur SYMONS





L'Ancienne Gloire

*Dans le silence et la grandeur des cathédrales,
La cité riche avait, jadis, dressé vers Dieu
De merveilleux autels, tordus comme des feux :
Cuivres, bronzes, argents, cartels, rinceaux, spirales.*

*Les chefs vainqueurs et leurs soldats
Y suspendaient les vieux drapeaux de guerre ;
Et les autels décorés d'or,
Aux yeux de ceux qui sortaient des combats,
Apparaissaient alors
Comme un arrière immense de galère.*

*D'entre les hauts piliers jaillissaient les buccins ;
Des archanges farouches
Y appuyaient leur bouche,
Et, dans un gonflement de la gorge et des seins,
Sonnaient vers les vents de la Gloire,
La vie ardente et la victoire.*

*Sur les marbres des escaliers,
Les bras géants des chandeliers
Dressaient leurs cires enflammées,
Les encensoirs volaient dans les fumées ;
Les ex-votos luisaient comme un fourmillement
D'yeux et de cœurs, dans l'ombre ;
L'orgue, ainsi qu'une marée, immensément
Grondait ; des rafales de voix sans nombre
Sortaient du temple et résonnaient jusqu'au beffroi ;
Et le prêtre vêtu d'orfroi,
Au milieu des pennons brandis et des bombardes,
Levait l'épée et lentement traçait avec la garde,
Sur le front des héros, le signe de la croix.*

*Oh ! ces autels, pareils à des brasiers sculptés,
Avec leur flore énorme et leurs feux exaltés !*

*Massifs et violents, exorbitants et fous,
Ils demeurent encor, parmi les villes mortes,
Debout,*

— Alors qu'on n'entend plus les chefs et leurs escortes,
— Sabres, clairons, soleil, lances, drapeaux, tambours —
Rentrer par les remparts et passer les faubourgs,
Et revenir, comme autrefois, au cœur des places,
Planter leur étendard qui déchira l'espace.

*La gloire est loin et son miracle :
Les archanges qui couronnent le tabernacle,
Comme autant d'énormes Renommées,
Ne sonnent plus pour les armées;
Avec prudence, on a réfugié
L'emblématique et colossal lion
Dans le blason de la cité;
Et, vers midi, le carillon,
Avec ses notes lasses,
Ne laisse plus danser
Sur la grand'place
Et s'épuiser,
Qu'un petit air estropié.*





Pauvres Vieilles Cités

*Pauvres vieilles cités par les plaines perdues,
Dites de quel grand plan de gloire,
Vers la vie humble et dérisoire,
Toutes, vous voilà descendues.*

*Vous ne comprenez plus vos hauts beffrois en deuil,
Ni ce que disent aux nuées
Tant de pierres destituées
De leur ancien et bel orgueil.*

*Vos carrefours, vos grand'places et votre port,
Tout est muet et léthargique;
Tout semble aller à pas logiques
Vers l'horizon où luit la mort.*

*Seule, quand le marché aligne au jour levé,
Sur le trottoir, ses éventaires,
Un peu de vie hebdomadaire
Se cabre aux joints de vos pavés.*

*Ou bien, quand la kermesse et ses cortèges d'or
Mènent leur ronde autour des rues,
L'émoi des foules accourues
Vous fait revivre une heure encor.*

*Vos mœurs sont pareilles à vos petits jardins :
Buissons corrects, calmes verdure,
Mais une odeur de moisissure
Séjourne en leurs recoins malsains.*

*Vos gestes sont prudents, mesquins et routiniers,
Vous ne penchez sur vos négoce
Que des yeux mornes ou féroces,
Qui ne comptent que par deniers.*

*Vos cerveaux sans révolte et vos cœurs sans fierté,
Se complaisent aux moindres choses,
Et de pauvres apothéoses
Font tressaillir vos vanités.*

*Vous ne produisez plus ni communiers ni gueux,
Et vivez à la dérobée
Des miettes d'ombre et d'or tombées
Du festin rouge des aïeux.*

*Pourtant, si triste et long que soit votre déclin,
Notre rêve ne veut pas croire
Que plus jamais la belle gloire
Ne bondira de vos tremplins.*

*Vous vous armez encor de trop d'entêtement,
Damme, Courtrai, Ypres, Termonde,
Pour n'être plus au vent du monde
Que des tombeaux d'orgueil flamand*

*Et n'avoir plus aucun remords, aucun sursaut
En ces heures de somnolence,
Où le visage du silence
Se mire seul dans vos canaux.*





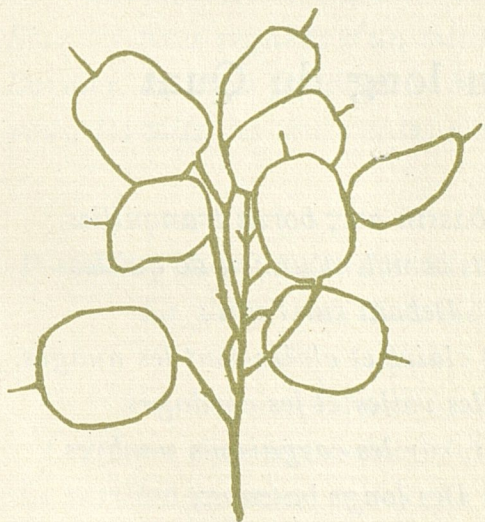
Le Port déchu

*Un pauvre phare aveugle, où mord la rouille ;
Quelques ancres sur le môle désert ;
Un cabestan fendu qui plus ne sert,
Et tout au loin, le pas d'une patrouille.*

*Nulle chanson de matelot ne brouille
Les fils du silence tissés dans l'air,
Des gens muets rentrent par nombre pair
En des maisons antiques qu'on verrouille.*

*Pourtant, au coin du quai, s'élève encor,
Battue et gémissante au vent du Nord,
L'image, en bois sculpté, de la Fortune.*

*Mais que vienne l'instant où la nuit choit,
L'eau se ternit et plus ne mire en soi,
Jusqu'au matin, que l'or mort de la lune.*





Au long du Quai

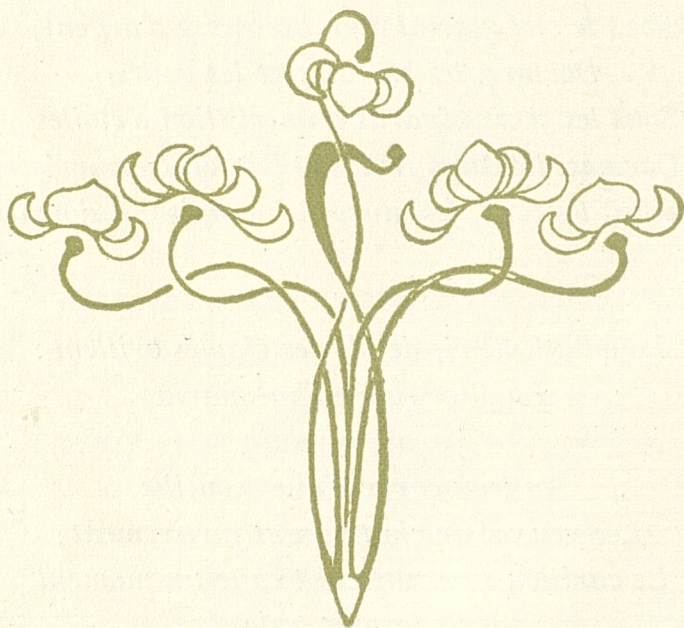
*Dans le bassin aux bords tranquilles,
Les mâts semblent un jeu de quilles
Debout sur l'eau ;
La lune est claire et clairs sont les nuages,
Et les voiles et les cordages
Laissent, sur les cargaisons sombres
Des longs bateaux,
Tomber leurs ombres.*

*Une seule lanterne brille au loin ;
Un seul veilleur est le témoin
Du calme entier et du silence ;
A peine un menu vent rapide et vain,
Agite-t-il, au quai du Rhin,
Le branchage aminci et dépouillé des ormes :
La ville au loin et son port dorment.*

*Dormez, la ville, et vous, les gens,
Sous le ciel glacial d'un décembre d'argent ;
Dormez, les bateaux et les voiles,
Sous les fixes regards d'un million d'étoiles ;
Dormez, les âtres froids et les bois consumés,
Et vous, les toits, les murs et les maisons, dormez.*

*Pourtant, de ci, de là, des clartés brillent ;
La face ronde d'un marin
Paraît, soudain,
Au trou carré d'une écoutille.
Les yeux d'un chat luisent furtivement ;
Le carillon sursaute et s'exalte un moment,
Et minuit tinte.*

*Alors,
Le petit port,
Dont la vie est éteinte,
Sous les micas poudreux du givre étincelant,
Semble toute la nuit brûler d'un beau gel blanc.*





Le Chaland

*Sur l'arrière de son bateau,
Le batelier promène
Sa maison naine
Par les canaux.*

*Elle est joyeuse, et nette, et lisse,
Et glisse
Tranquillement sur le chemin des eaux.*

*Cloisons rouges et porte verte,
Et frais et blancs rideaux
Aux fenêtres ouvertes.*

*Et, sur le pont, une cage d'oiseau
Et deux baquets et un tonneau ;
Et le roquet qui vers les gens aboie,
Et dont l'écho renvoie
La colère vaine vers le bateau.*

*Le batelier promène
Sa maison naine
Sur les canaux
Qui font le tour de la Hollande,
Et de la Flandre et du Brabant.*

*Il a touché Dordrecht, Anvers et Gand,
Il a passé par Lierre et par Malines,
Et le voici qui s'en revient des landes
Violettes de la Campine.*

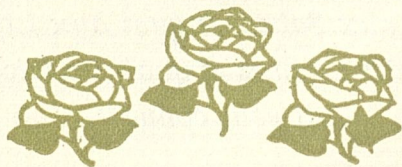
*Il transporte des cargaisons,
Par tas plus hauts que sa maison :
Sacs de pommes vertes et blondes,
Fèves et pois, choux et raiforts,
Et quelquefois des seigles d'or
Qui arrivent du bout du monde.*

*Il sait par cœur tous les pays
Que traversent l'Escaut, la Lys,
La Dyle et les Deux Nèthes ;
Il fredonne les petits airs de fête
Et les tatillonnes chansons
Qu'entrechoquent, en un tic-tac de sons,
Les carillons.*

*Quai du Miroir, quai du Refuge,
A Bruges ;
Quai des Bouchers et quai des Tisserands,
A Gand ;
Quai du Rempart de la Byloque,
Quai aux Sabots et quai aux Loques,
Quai des Carmes et quai des Récollets,
Il vous connaît.*

*Et Mons, Tournay, Condé et Valenciennes
L'ont vu passer, en se courbant le front,
Sous les arches anciennes
De leurs grands ponts ;
Et la Durme, à Tilrode, et la Dendre, à Termonde,
L'ont vu, la voile au clair, faire sa ronde
De l'un à l'autre bout des horizons.*

*Oh ! la mobilité des paysages,
Qui tous reflètent leurs visages
Autour de son chaland !
La pipe aux dents,
D'un coup de reins massif et lent,
Il manœuvre son gouvernail oblique ;
Il s'imbibe de pluie, il s'imbibe de vent,
Et son bateau somnambulique
S'en va, le jour, la nuit,
Où son silence le conduit.*





La Grand'Place

*Les magasins de la Grand'Place
Mirent leur deuil et leur passé,
Et l'or de leur fronton usé,
Dans les égouts qui les enlacent.*

*Un drapeau pend comme un haillon,
Au pignon rouge de la Banque;
L'heure est vieillot : une dent manque
Au ratelier du carillon.*

*La pluie, à tomber là, s'ennuie,
Tout son de cloche y semble un glas,
Tout mouvement y semble las,
L'heure qui vient vaut l'heure enfuie.*

*La façade du médecin
Regarde celle du notaire,
Voici le porche autoritaire
Du collège diocésain.*

*Les ténébreux judas des portes,
Le surveillent de loin en loin;
Le haut clocher semble un témoin
De tant de choses qui sont mortes.*

*Les murs sont pleins de souvenirs,
Cassés ou mordus par les rouilles,
Et l'habitude s'y verrouille
Contre l'assaut des avenir.*

*Tout y perdure en son bien-être.
On vit loin de tout bruit vivant,
A regarder passer le vent
Et la poussière à la fenêtre.*

*Les servantes y font marcher
Le rouet gris des existences,
Et façonnent, par leurs sentences,
Une sagesse à bon marché.*

*Les échevins sont sûrs et veillent ;
Le crime a ses deux poings liés.
On met l'ordre sous l'oreiller,
Et l'on s'endort sur ses oreilles.*





Les Boutiques

*Tatillonnes et frénétiques,
Les sonnettes dansent à l'huis
Des petites boutiques,
Les sonnettes de la Saint-Guy.*

*On n'entend qu'elles
Dans les ruelles,
Les jours de foire et de marché;
Elles se hèlent et s'interpellent
Depuis l'aube jusqu'au soleil couché.*

*Rubans, cordons, aiguilles fines,
Lacets, fils et bobines
Sont achetés chez le mercier ;
Les salons d'or du pâtissier
Montrent des tartes rondes
Comme le monde ;
Le quincaillier fournit des chaudrons clairs
Comme un juillet rayé d'éclairs,
Et les marins s'abordent
Au seuil branlant d'un vieux marchand de cordes.*

*La fièvre étreint tous les comptoirs ;
Mais, du matin jusqu'au soir,
Quoi qu'on débite et qu'on achète,
Les sonnettes mènent la fête
Et dominent le branle-bas
Des coups têtus de leur délire.*

*Et l'une tinte, ainsi qu'un glas,
Et l'autre éclate, ainsi qu'un rire,
Et d'autres font des bonds de sons,
Qui tout au loin se répercutent,
Sitôt que leurs battants se buttent
Au bronze vert de leurs jupons.*

*Ménagères à croupe énorme,
Bourgeois précis et uniformes,
Campagnards roux en sarreau bleu,
Et ceux du port lointain, et ceux
Dont le pignon sur la grand'rue
Se bombe, ainsi qu'un avant de bateau,
Augmentent du remous de leurs dos
Le tas houleux de la foule bourrue.
Mais que les fracs, les schalls, les mantelets
Soudain s'immobilisent ou tout à coup s'agitent,
Toujours, comme les dés d'un gobelet,
Les battants clairs se précipitent
Et s'enragent terriblement.
Des boutiques et des tavernes,
Les sons menus vont ricocher
Jusques au seuil de l'évêché,
Pour s'engouffrer sous la poterne
Et dans la cour du « Lion d'Or » ;
Et puis, là-bas, dans les rigoles,
Quand sautèlent les folioles
Au vent des Nords,
Les sonnettes, prestes et nettes,
Rythment la danse et la guident encor.*

*L'ombre descend enfin ; chacun s'en va ;
Leurs marchés faits, les conducteurs attèlent
Aux chars-à-bancs leurs haridelles
Et les fouettent à tour de bras ;
Trot des chevaux vers les campagnes,
Les sonnettes vous accompagnent
Une dernière fois de leur dreling dément,
Puis se calment, et, d'heure en heure,
Dans le soir et la nuit, se meurent
Interminablement.*





Les Antiques Hôtels

*Hôtels du Vieux Rempart et de la Cour du Prince,
Secrètement, en des lieux sûrs,
Vous recélez, entre vos murs,
Les coffres-forts rivaux de l'avare province.*

*Des mufles de lions se crispent aux vantaux
Lourds et luisants de vos grand'portes,
Et les cent lances d'une escorte,
Semblent garder vos fenêtres aux cent barreaux.*

*Les millésimes d'or vous font une parure,
Le geste lent de vos bourgeois
Se solennise et gagne en poids,
Rien qu'à glisser la clef dans vos larges serrures.*

*Les dimanches, après la messe, quand ils vont
Sur la grand'place, où l'on s'assemble,
Rivaliser entre eux, il semble
Que chacun dresse en soi l'orgueil de vos frontons.*

*Vous abritez tranquillement leur vie épaisse,
Et leur torpide honnêteté,
Et leur gourmande vanité,
Et les textes moisis de leur pauvre sagesse.*

*Mais vous gardez aussi, vieux hôtels revêtus
Du manteau sombre des années,
Un peu de gloire âcre et fanée,
Et le relent épars des antiques vertus.*

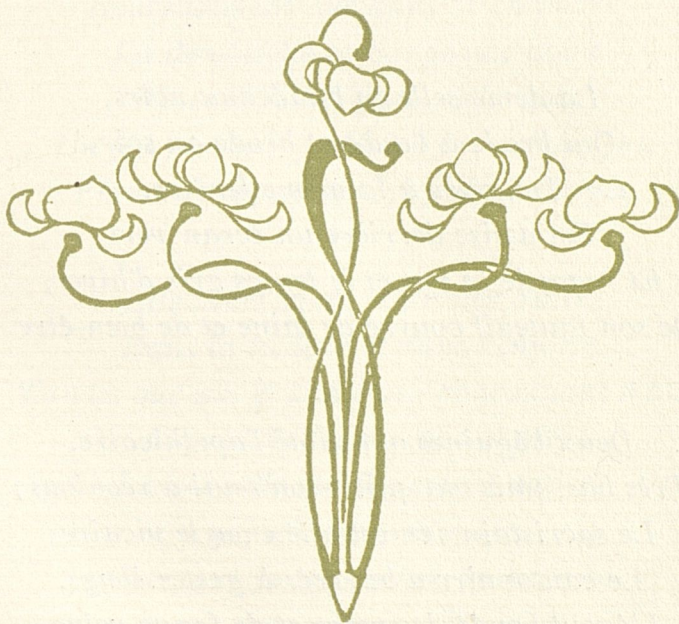
*Vous maintenez debout vos escaliers austères,
Et vos lambris de chêne et d'or,
Et dès leur seuil, vos corridors
Intimident par leur silence autoritaire.*

*L'appétit rouge et sain à vos tables reluit,
Les flammes de vos foyers brillent
Le soir pour les larges familles,
Et l'on fait souche, abondamment, en vos grands lits.*

*Que change votre esprit, sans que change votre âme,
Et l'on peut croire encor en vous,
Quand flamberont les brasiers roux
Où chaque ardeur humaine aura brandi sa flamme.*

*Mais que dorment toujours, en leurs coffres, vos ors,
Sans que la vie ou que la fièvre
Ne les réchauffe de ses lèvres,
Vos ors mêmes, un jour, seront pareils aux morts.*

*Et l'ombre et l'abandon de la morne province
Envahira vos seuils brisés
Et vos vantaux cadénassés,
Hôtels de la Grand'Rue et de la Cour du Prince.*





La vieille Demoiselle

*La demoiselle en bandeaux noirs,
Qui brode à l'aube et brode au soir,
Toujours à la même fenêtre,
Est assise derrière un écran vert
Et regarde la rue et le temps gris d'hiver,
De son fauteuil bourré de laine et de bien-être.*

*Deux béguines ont salué l'apothicaire,
Très bas, puis ont quitté son seuil à reculons ;
Le sacristain s'en est allé chez le vicaire ;
Le cantonnier a balayé, à gestes longs,
L'égout bondé de crasse et de fange velue.*

*Et maintenant, voici,
A l'heure de midi,
Le jovial bourgmestre
Qui vient, s'arrête, et longuement salue
La demoiselle à sa fenêtre.*

*Avec ses mains de pluie et de brouillards,
Depuis des jours et puis des jours, Décembre
Mouille les murs, les toits et les hangars ;
Heureusement que dans sa chambre,
La demoiselle en bandeaux noirs
Peut surveiller jusques au soir
Un feu joyeux, où s'éclairent et bougent,
Flammes ! vos clairs papillons rouges.*

*Elle aime vivre et s'isoler ainsi,
Dans la tiédeur et dans l'ennui ;
Tandis que son grand chat, ronronnant d'aise
Auprès d'elle, sur une chaise,
La regarde qui lentement marie,
Avec ses maigres mains,
Une fleur jaune au liseron carmin
De sa tapisserie.*

*La demoiselle
Nourrit en elle
L'amour d'une amour infidèle
Silencieusement.
Seul, le curé, qui la confesse,
Connaît sa faute et sa faiblesse
Et quel bourreau fut son amant !
Ils n'en parlent jamais, bien qu'ils y pensent
Avec tristesse ou violence,
Quand le prêtre, les dimanches, s'en vient
Parler de tout, parler de rien,
Jusqu'au moment où dans l'ombre et la brume,
Le premier réverbère, au bord du quai, s'allume.*

*La demoiselle en noir s'est lentement flétrie,
A recompter, dans son âme, les jours
Qui lui furent douceur et menterie,
Et qu'elle aime et déteste toujours.
Elle a beau se blottir dans son coin tiède,
L'ombre de ses regrets et de son deuil obsède
Même l'heure où le soleil glisse sur son front las.
Tel qui passe par la ville peut croire
Qu'elle guette, du haut d'un morne observatoire,
Depuis des ans, quelqu'un qui ne vient pas.*

*Et quand la demoiselle aura compté ses peines,
Combien de fois, au long des ans et des semaines ;
Et que son chat malade et importun,
Un soir, aura fermé ses yeux défunts,
Certes, implorera-t-elle le sort,
Pour qu'il l'étende, à son tour, dans la mort ;
Alors,
Pour la première fois, le jovial bourgmestre,
A l'heure de midi, passant sur le trottoir,
Y passera, sans saluer à sa fenêtre,
La demoiselle en bandeaux noirs.*





Fête d'Hiver

*Aube joyeuse et joli gel,
Toute la ville est cristalline
Et se pare comme un autel :
Termonde, Alost, Lierre, Malines.*

*Ouates, flocons, mousses, linons,
La neige a chu par avalanches ;
Si purs et nets sont les pignons,
Que l'on dirait des nonnes blanches.*

*La couche des glaçons vitreux
Couvre les quais et leurs eaux noires,
Et les gamins aux sabots creux
Claquent du pied sur les glissoires.*

*Patrons, aux carrefours nichés,
Vous reluisez dans vos rocailles;
Les fontaines des vieux marchés
Brillent sous leur arroi de paille.*

*Et vers le ciel et ses joyaux,
Dont la lumière est vive et prompte,
Chaque clocher, de bas en haut,
Semble un ex-voto clair, qui monte.*





Les Grands Mangeurs

*A l'auberge des « Cent Frelons »,
Dont l'ample hôtesse, à la prime aube, entasse
En son corset trop dur, sa poitrine trop grasse,
Une vessie ample et falote,
Au bout d'un bâton long
Ballotte.*

*Octobre est loin, voici Toussaint et puis Noël ;
Et les boudins couleur de sang,
Et les boudins couleur de miel,
Chapelets noirs, chapelets jaunes,
Se débitent par aunes
Autour des étaux blancs.*

On fait kermesse en leur honneur :
Le ferblantier, le forgeron et le sonneur,
La bouche ardente et les yeux fous,
Parlent, huit jours durant, du formidable trou
Qu'il leur faudra, pour que la fête
Soit belle et soit parfaite,
Creuser, violemment, au centre
De leur ventre.

Et voici l'heure où s'allument les feux.
Dans la cuisine aux carreaux bleus,
Les cuivres nets, pareils à des cymbales,
Vers les bâfreurs joyeux et fraternels
Jettent, tel un appel,
Leur cri de clarté franche et triomphale.
Les gros boudins crépitent sur le gril;
L'oreille entend comme un bruit de grésil
Et la bouche se remplit d'aise.
Autour de la nappe blanche trônent les chaises;
Les convives, dispos et frais,
Sur un signal venu du cabaret,
Entrent l'autre après l'un, dans la grand'salle,
Et la bombance colossale

*Au creux des plats fumants et monstrueux,
S'inaugure, dans le silence.*

*On mange, avec ferveur et violence;
Les appétits larges et fastueux,
Bouches pleines, lèvres poissées,
Font merveille de l'un à l'autre bout
Des deux tables, face à face dressées.*

*On y boit ferme, et coup sur coup.
L'ample hôtesse, dont les chairs reluisent et bougent,
Travaille, à larges bras, dans l'or des fourneaux rouges,
Incendiant la sauce avec des piments frais;
Sa claire et fraîche humeur ne se lasse jamais;
Elle prodigue le sel et le poivre à la livre,
Pour qu'aux tables, là-bas, les brocs entreheurtés
Soient largement vidés à la santé
Des autres brocs qui les vont suivre.*

*Le haut sonneur Mandus Calix,
Qui ne manqua jamais la plus mince kermesse,
Raconte alors quelles prouesses
Illustrèrent les gros mangeurs du temps jadis.*

Son aïeul Nol engloutissait dans sa bedaine,
Trois porcs entiers, au bout d'une semaine;
Jan Klaverdonk, toujours creux et dispos,
Ayant autour de lui rangé trente chopines,
Expédiait quatre jambons de la Campine
En les rongeant jusques à l'os;
Son père à lui, Nestus Calix, marchand de pommes,
Eût avalé, pour son repas, Anvers et Rome;
Il dévorait en même temps,
Tripes, boudins, lards, groins, pattes, oreilles;
Le voir baftrer était une merveille :
Sa femme eut son dernier enfant
Quand Nest Calix eut soixante ans.

Mais le sonneur se tait, préférant boire,
Que de parler de ceux qui ne sont plus
Vivants que dans son cœur et dans leur gloire;
D'autant que, lentement, d'un geste irrésolu,
Le fils du ferblantier se lève et tousse et chante.
Oh sa voix rauque et lourde et trébuchante!
D'un ton pleurard et faux, il raconte comment
Une fille d'Alost tua ses deux amants
Et la féroce et sanglante complainte

*Traine, cahin caha, jusqu'au moment
Où, d'un trop gauche mouvement,
Il renverse sa pinte.*

*Le forgeron sentant son appétit
Qui peu à peu s'émousse et s'alentit,
S'interrompt de manger et applaudit quand même.
D'autres rient du poème,
Mais se poussent pour voir entrer en vacillant
Un plat montueux d'aulx et de cervelas blancs.*

*Les deux Terlink, frères ennemis, luttent
A qui dévorera en quatre coups de dents,
Un boudin long comme une flûte;
Ils l'avalent, le front têtue, les yeux ardents,
Sans un seul spasme,
Et la salle rayonne et bout d'enthousiasme.*

*Mais le sonneur qu'on avait cru
A bout d'entrain et de frairie,
Se rengorge, se carre, et tout à coup parie
Qu'il mangera un jambon cru,*

*Sans boire, en vingt minutes.
On l'en défie avec fureur.
Alors, le haut et violent sonneur
Fait apporter l'objet de la dispute
Et découpant de clairs et savoureux morceaux
Sous la couenne rugueuse et saure,
Se met à l'œuvre, et bellement dévore,
Tel un héros.*

*Les yeux rieurs et la bouche torchée,
Il engloutit, à quadruples bouchées,
Rompant un coin de pain, mêlant le maigre au gras,
Crispant sa lèvre ardente et goguenarde
Et maculant, de temps en temps, le bord du plat
D'un paquet jaune de moutarde.
Tous l'admirent. Il mange avec ferveur.
On dirait que le lard coule jusqu'à son cœur;
Les dents nettes, fortes et blanches,
Mordent sans se lasser, l'ampleur ronde des tranches;
Il mange et mange, avec un tel amour,
Qu'il mangerait durant trois jours,
Sans parvenir à satisfaire
Sa goinfrerie obstinément autoritaire.*

*L'exploit du haut sonneur met fin
A cette fête énorme et rouge de la faim.
Minuit résonne à coups d'airain dans l'ombre;
Seul, le ferblantier, vidant un dernier broc,
De tous les brocs vidés augmente encor le nombre;
Chacun s'en va, ayant bu fort, ayant bu trop.
Sixtus, veilleur de nuit, aux carrefours écoute
De grands pas inégaux heurter, au loin, les routes;
Tandis qu'au bout de ton bâton,
Sous l'enseigne des « Cent Frelons »,
Tu ballottes, comme affolée,
Pauvre vessie étrange et dégonflée.*





Les Rois

*C'est une troupe de gamins
Qui porte la virevoltante étoile
De toile
Au bout d'un bâton vain.*

*Le vieux maître d'école
Leur a donné congé;
L'hiver est blanc, la neige vole,
Le bord du toit en est frangé.*

*Et par les cours, et par les rues,
Et deux par deux et trois par trois,
Ils vont chantant avec des voix
Qui muent,
Tantôt grêles, tantôt fortes,
De porte en porte,
La complainte du jour des Rois.*

*« Avec leurs cœurs, avec leurs vœux,
Toquets de vair, souliers de plumes,
Collets de soie et longs cheveux,
Et blancs comme est blanche l'écume,
Faldera, falderie,
Vierge Marie,
Voici venir, sur leurs grands palefrois,
Les bons mages qui sont des rois. »*

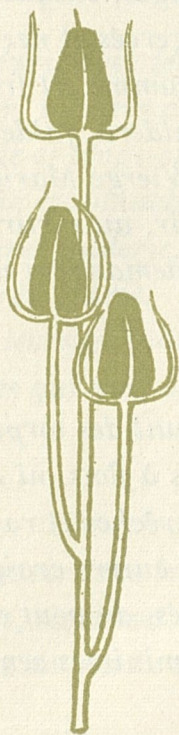
*« Avec leurs cœurs, avec leurs vœux,
Jambes rêches, tignasses rousses,
Vêtement lâche en peaux de bœufs,*

*Mais doux comme est douce la mousse,
Faldera, falderie,
Vierge Marie,
Voici venir, avec troupeaux et chiens,
Les vieux bergers qui ne sont rien. »*

*« Avec leurs cœurs, avec leurs vœux,
Sabots rouges, casquettes brunes,
Mentons gercés et nez morveux
Et froids comme est froide la lune
Faldera, falderie,
Vierge Marie,
Voici venir, au sortir de l'école,
Ceux qui demandent une obole. »*

*Et sur le seuil des torpides maisons,
Non pas à flots, ni à foisons,
Mais revêches et rarissimes,
Comme si le cuivre craignait le froid
Sont égrenés, du bout des doigts,
Les minimes centimes.*

*Les gamins crient,
Et remercient,
Happent l'argent qui leur échoit;
Et chacun d'eux, à tour de rôle,
Et sur le front, et sur le torse, et les épaules,
Se trace, avec le sou, le signe de la croix.*





Vieilles Servantes Flamandes

*Sur le métier des jours systématiques
Les servantes, Nornes antiques,
Tissent le mal, tissent le bien,
Dont est faite la vie égale et mince
De la province.
Autant de fils, autant de liens!
Et la navette ardente et rude
Allant, venant,
Trame l'imperméable vêtement
Des habitudes.*

*Avec la pâle et vieillotte clarté,
De leur cerveau pieux et entêté,
Les servantes jugent, blâment ou louent;
Toute la ville est traînée à la barre,
Chaque matin qu'un scandale se carre
Les deux pieds dans sa boue.*

*Elles serrent, sous leur noir bonnet,
La vigilance aiguë et sombre,
Et leur œil dur surveille et reconnaît
Rien qu'à leur ombre,
Tous ceux qui passent,
Sur le trottoir d'en face.*

*Ce que disent les murs
Ce que dévoilent les fenêtres
Leur angoisse veut le connaître.
Dessous fangeux, recoins obscurs,
Elles flairent comme des chiennes
L'existence quotidienne
Des plus humbles et des plus hauts;
L'ample ménage du notaire*

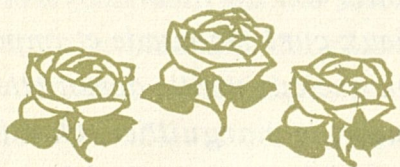
*Et la famille du vicaire
Et les affaires du bedeau,
Tout est raclé sous les limes falotes
Et féroces de leurs parlottes.*

*En mantelets profonds et noirs,
Le dimanche, elles vont au prêche;
Au temps des offices, le soir,
Elles longent, dignes et rêches,
L'égout qui luit près du trottoir;
Elles causent et s'attardent sous les poternes
En groupements obscurs,
Et la lueur oblique des lanternes
Double leur geste au long des murs.*

*Dites, avec quel soin, avec quel zèle !
Dites, depuis quel temps !
Elles servent invariablement
Un vieux curé maussade et impotent
Ou quelque vieille demoiselle;
Ou bien encor, le marguillier, chrétien fervent
Qui tous les jours entend la messe*

*Puis s'en revient, par le couvent,
Saluer, ponctuellement,
La chanoinesse.*

*Ainsi vivent-elles les servantes, là-bas,
A Dixmude, Courtrai, Lierre, Deynze ou Termonde,
Serrant la vie et mesurant le monde,
Avec leur aune vieille ou leur pauvre compas;
Ainsi mènent-elles brouter leurs existences
Au petit pré de leurs désirs,
Aimant les jours de fête où l'on prie à loisir
Et les matins de jeûne où l'on fait pénitence;
Et ne rêvant à rien sinon au clair moment
Où l'on célébrera leur bel enterrement
Avec le grand drap blanc et les quatre grands cierges
Gardant leur corps et affirmant qu'il resta vierge.*





Les Jours de Pluie

*Au long des cours, des impasses et des venelles
Des vieux quartiers retraits,
La pluie
Semble, à jamais,
Chez elle.*

*Elle y tombe depuis Novembre,
Continûment, à petit bruit,
Elle y tombe, le jour, la nuit;
Et nul ne sait quand elle aura fini
De tapoter, avec ses doigts d'ennui,
Les carreaux verts des pauvres chambres.*

*Les lucarnes et leurs prunelles
La regardent qui dure à l'infini;
Et les vieux murs et leurs étais pourris
S'imbibent d'elle.*

*S'il arrive qu'elle tarit,
Comme à bout d'elle-même,
Une heure ou deux, quand le soleil s'amène,
Longtemps, longtemps,
L'oreille encor écoute,
Goutte après goutte,
Ses tintements derniers
Dans la gouttière des greniers.*

*Et les trottoirs et leurs pavés
Luisent comme des os et des moignons
Obstinément lavés;
Et les ancres des vieux pignons
Se souillent
De pleurs de fer, de pleurs de rouille;
Et lassé d'être un peu du temps,
Leur millésime est là, qui pend;
Quand tout à coup, un auvent claque,*

*Et l'eau recommence très longuement
A choir,
Jusques au soir,
Parmi les flaques.*

*Dans les recoins et les retraits
Des impasses et des ruelles,
La pluie,
A tout jamais,
Semble chez elle.*





Le Linge

*Leur coude nu sorti des manches,
Et tout leur poids
Pesant sur le fer chaud qui glace et broie
Le raide empois,
Les massives servantes
Ornent de longs plis droits
Et de courbes savantes
Le linge blanc des blancs dimanches.*

*A larges pans, le linge blanc
Déborde
De grands et superbes paniers.
On le sécha, le long des cordes,
Au vent vermeil, au vent léger
Des vieux vergers.*

*Et maintenant, le voici net et clair,
Avec la bonne odeur des prés,
Avec la bonne odeur de l'air,
Entre ses plis menus et resserrés,
Où fourrage, tel un museau
Lourd, mais rapide,
En chaque coin, en chaque vide,
Le bout massif des gros fers chauds.*

*De large en long, de long en large,
Avec leur bras pesant et lent,
Marquant de grandes marges
Plates, le linge blanc,
Les servantes repassent ;*

*Tandis qu'assise à la fenêtre basse,
La maîtresse de la maison
Surveille, interroge, clabaude
A langue chaude
Et brûlante comme le fer sur les tisons.*

*Et les nouvelles de la ville
Défilent,
Et tous les voiles des ménages
Du voisinage
Sont soulevés férocement;
Et l'on suppute, et l'on affirme, et l'on dément;
Les maîtresses, aux airs de duègnes,
Pour mieux savoir
Feignent
D'abord de ne rien entrevoir;
Mais les servantes les renseignent,
Flairant le mal dans tous les coins,
Prenant le ciel et la vierge à témoins,
Et tout à coup crispent le poing,
Là-bas, vers quelque rogue et farouche adversaire.
Et maîtresses et servantes, bientôt d'accord
Sur tous les vols dont l'échevin retors,*

*Et le notaire escroc et l'armateur faussaire
Ont ravagé le champ des communes misères,
S'oublent à remuer, avec un tel emportement,*

*Ces tas houleux de boue,
Qu'une se brûle en soulevant,
D'un trop rapide mouvement,
Le fer chauffé, contre sa joue.*

*Se dépliant, se repliant,
Avec le va et vient tranquille et lent
D'une aile d'ange,
Parmi cet unanime étalage de fange,
Se meut le linge immense et blanc.*





Le Dimanche

*Mille notes claires et gaies
Ainsi que des monnaies
Dégringolent du vieux beffroi vermeil ;
Ce sont autant de sons de cloche
Qui miroitent et qui ricochent
Dans le soleil.*

*Le vent au loin les éparpille,
Les toits pareils à des mantilles
Les reçoivent entre leurs plis ;
Tous les échos en sont remplis.*

*Les gens qui passent
Les écoutent sur la grand place
Tinter et cliqueter
Par masses.
Or, c'est dimanche, et c'est midi.*

*La ville est propre et lisse;
Chez l'orfèvre trois grands calices
Illuminent superbement
La devanture;
D'un porche ardent d'architecture
A pas dévots, à pas dormants
Sortent, quittant le prône
Les bons bourgeois et leurs matrones :
Et tels se rejoignent et se saluent
Et tels tournent le coin des rues
Pour s'en aller vers l'esplanade
Faire l'hebdomadaire et régulière promenade.*

*D'autres gagnent « Le Cheval Gris »
Par le chemin des Chanoinesses :
Auberge fraîche et belle hôtesse,*

Poêle flambant, comptoir fleuri,
Carreaux sablés et tables claires,
Caves longues, larges tonneaux
D'où jaillit, ainsi que d'un tombeau,
Au creux des verres
La bière.

Et c'est vraiment un bon moment,
Pesant de calme et de bien-être :
De gros buveurs à la fenêtre
Fument leur pipe et regardent les gens
Ou bataillent aux cartes.
Des béguines passent et des sergents,
Et les mitrons avec des tartes.
Les cloches, dans la tour,
Carillonnent toujours,
Mêlant leur bruit avec le bruit des verres,
Avec la splendeur blonde et sonore des bières
Et, quelquefois, avec l'éclat des vins;
Et tout cela résonne, et tout cela s'égaie
Toujours comme il convient
D'un bruit minime de monnaie.





Vanniers

*Dès le matin, au seuil des bouges,
Sous une tente ouverte à l'air,
S'assoient les gais vanniers
Mêlant les osiers rouges
Aux osiers clairs
De leurs paniers.*

*Les nasses et les clisses,
Par lots égaux se répartissent ;
On fait toilette nette
Aux vannettes et aux bannettes;*

*Et de leur tas d'osier tressé
Et disposé en pyramides,
S'épand la bonne odeur humide
Des rivières et des fossés.*

*Les gais vanniers chantants
Fument, de temps en temps,
A large lippe,
Leur pipe.*

*Et c'est alors qu'entre les doigts,
Avec le plus d'adresse et de prestige,
Se recourbent les tiges
Des osiers droits;*

*Le panier souple et robuste
Vire plus follement au creux de leurs genoux;
Le marteau frappe et tous ses coups
Ajustent*

*Une nouvelle couronne de liens
Aux couronnes de liens anciens.*

*Les paniers clairs des ouvriers flamands,
Comme une solennelle escorte,
Attendent tous, au seuil des portes
— Ils sont pareils à des ventres gourmands —*

Que les bateaux arrivent
Qui les emporteront là-bas, de rive en rive.
Un jour, ils partiront pour Formose ou Ceylan,
Sans que cède leur dos ou que crève leur flanc.
Ils seront fiers et lourds du poids de leurs richesses,
Puis ils s'étaleront sur les grands quais vermeils,
Avec l'or même du soleil
En fusion parmi leurs tresses.

En attendant dès le matin,
Sous une tente, au seuil des bouges,
Les gais vanniers
Mêlent les blancs et serpentins
Osiers aux osiers francs et rouges
De leurs paniers.
Et le brouillard qui se dissipe
Et chasse au loin sa brume envenimée
Laisse monter la petite fumée
Bleue et joyeuse de leurs pipes.





Le Grand Serment

*Saint Georges,
Le président de ton serment,
Se carre et se rengorge
Superbement
Quand au sortir de la grande messe
Il défile d'un pas altier,
Tel dimanche de la kermesse,
Sous l'or bougeant de son collier.*

*On le regarde
En son orgueil marcher ;
Les solennels et francs archers
Du grand serment
Lui font sa garde ;
L'heure est claire, les cieux vermeils :
Vraiment
C'est à croire qu'il porte
Sur son torse bombé et ses épaules fortes
Des morceaux de soleil.*

*En un panier bordé de soie
Sont étendus son arc et son carquois ;
Une tige de buis
Dont le sommet lentement bouge,
Tend, devant lui,
L'ébouriffant plumage rouge
De l'oiseau d'or qu'il abattit.*

*Il traverse la rue aux Laines,
La cour du prince et le vieux bourg ;
Il marcherait à grands pas lourds,*

*Sans perdre haleine,
Jusqu'au soleil couché.
Mais tout à coup les tintamarres
De la fanfare
Lui font accueil, sur le marché,
Les pistons crient et les tubas font rage
Sans nul répit, sans nul arrêt,
Et l'on promène du tapage
De cabaret en cabaret.*

*Bières rouges sous couronne de mousse
Pour vous lamper gaiment
A la santé du grand serment,
Chacun s'en vient à la rescousse;
On assiège les comptoirs clairs
Avec des brocs tendus en l'air.
Les servantes passent et passent,
Moites de hâte et de sueur
Et refoulant à coups de croupe
Parmi les cris et les rires, la troupe
Toujours plus dense des buveurs.*

*Le président du grand serment
Est cahoté au va et vient des houles
Et des vacarmes de la foule ;
On le bouscule en des bagarres
A hue, à dia, jusqu'au moment
Où la concassante fanfare
Par le chemin qui suit la gare,
Le mène au clos du grand serment.*

*Le tir à l'arc paisible et seul
S'étend, là-bas, près des tilleuls
Qui versent l'ombre à qui la cherche
Et d'où s'élève en contre bas
D'un grand jet blanc, ainsi qu'un mât,
La perche.*

*Avec solennité, l'oiseau
Tourbillon d'or, et tourbillon d'écume,
Est remplacé, là-haut ;
Et tel est l'ordre et la coutume
Que si la flèche d'un archer
S'en vient avant la flèche présidentielle*

*Toucher
La parure immatérielle
Du bel oiseau,
Là haut,
Le chef du grand serment
Payera jusques au soir,
Abondamment,
A boire.*

*Et l'on se soûle en son honneur,
Et l'on trinque, et l'on crie, et l'on hurle, et la peur
S'accouple en des coins d'ombre avec la joie.
Filles, qui traversez par bandes les chemins,
Les gars aux violentes mains
Vous agrippent comme des proies.
L'ombre se fait autour du vieil enclos
Où commande Saint Georges
Le dernier air des fanfares se clôt,
Les cors s'enrouent et les bugles dégorgent
Un refrain las qui n'en peut plus.
Archers, vos bras sont lourds, vos doigts moulus,
Et vos regards se voilent,
Et vous ne savez plus si vous visez*

*L'oiseau superbe et pavoisé
Ou la première étoile.*

*Et par de longs et zigzaguant détours,
Vous revenez des vieux faubourgs
Vers la grand'place où s'exalte la joie.
Un pitre y fait le boniment
Au président du grand serment,
Et dans un coin le carrousel flamboie
Et tourne, et tourne, en emportant
Au mors aux dents de ses chevaux ardents,
Mais immobiles,
L'habituel recueillement
Et le silence de la ville.*





Les Pigeons

*En des paniers
De jaune et reluisant osier,
Ils sont partis, de lieue en lieue,
Les pigeons gris, les pigeons bleus.*

*Ils sont partis depuis deux jours,
— Oh ! les cahots du fourgon lourd —
Ils sont partis dans les bagarres,
Les heurts, les cris et les sifflets des gares;
Ils sont partis, sait-on jusqu'où,
Mêlés et affolés,
Pour quel lâcher tumultueux et fou ?*

*Or, les voici, c'est dimanche, qui s'en reviennent
Des montagnes méridiennes,
Le col tendu et le vol haut,
Et que déjà,
Tout en suivant des yeux le dard d'une girouette,
On les attend et on les guette
Là-bas,
Au fond des ruelles inquiètes
Des deux Nèthes et de l'Escaut.*

*Dans les greniers, sous les poutres vermeilles,
On veille,
Et sur la place, où le ciel vaste et clair
Rayonne, on s'attroupe, le nez en l'air ;
Et là, sur les pignons où rien ne bouge,
Seuls, les colombiers verts,
Porte ouverte, règnent sur les toits rouges.
Et tout-à-coup, plus haut que tours et coupoles,
Les plus ardents se désignent du doigt,
Une tache mince dans le ciel froid ;
On dirait une virgule qui vole
Et s'approche, et grandit, et d'un coup d'aile
Se détachant de l'infini,*

*Vient effleurer le faite et les moëllons ternis
Du vieux rempart et de la citadelle.*

*De groupe en groupe, on crie et l'on s'excite.
Les cœurs battent et des paroles,
Dites très vite,
S'affolent ;
Le tumulte s'aggrave et gagne au loin,
Dans la ville, les coins et les recoins ;
Celui qui le premier a reconnu
Le vol lointain venant de l'inconnu,
S'en va, l'orgueil au front, de ruelle en ruelle,
Crier victoire et conter la nouvelle,
Tandis qu'au même instant,
Là-bas, dans une cour que les foules traversent,
Sur son pigeon hagard et haletant,
Le colombier vainqueur laisse tomber sa herse.*

*Aussitôt pris,
Le pigeon bleu, le pigeon gris,
Est engouffré dans un fourreau de toile,
Et le coureur le plus ardent,*

*Torse bombé comme une voile
S'enfuit, ce paquet lâche entre les dents.*

*Il le passe à quelqu'autre après sa course faite,
Et celui-ci courant, le repasse à son tour
A quelqu'autre, là-bas, qui d'un élan s'entête
A gagner la grand' salle où se fait le concours.*

*A l'auberge des « Trois Guirlandes »,
Sont installés les vieux joueurs,
Qui s'angoissent et qui l'attendent.
Il arrive, gorge sèche, front en sueur ;
Un silence se fait : le vainqueur se désigne,
Et l'échevin, très gravement, consigne,
Sur des feuillets lignés où pèse une écritoire,
La victoire.*

*Et surviennent après, ceux dont le sort
Fut moins heureux, mais fut heureux encor ;
Ils déclinent leur nom : tous gagnent ;
Il en accourt des bourgs et des campagnes,*

*Avec, sur leurs pieds nus, la crasse des sentiers.
Leurs bras levés balaient, d'un coup de bière,
L'âpre poussière
De leurs gosiers;
Et tels s'en vont, serrant leur bien,
Et tels se croient nimbés de gloire
Et paient gaîment à boire.
Seuls, les derniers n'ont rien,
Et leur fureur et leur déveine se buttent
Aux poings tendus des cris et des disputes.*

*Et dans son prône, exaspéré,
Le vieux curé
Tance, flétrit, malmène
Ceux qui confient le gain de leur semaine
Au jeu mouvant
D'une aile au vent,
Et se moquent de la promesse,
Faites à confesse,
De ne point désertier
Les dimanches d'été,
La messe.*





Les Ruelles

*Avec le ruban noir de leur égout,
Et, ci et là, de petites chapelles,
A deux chandelles,
Contre les murs obscurs,
Debout,
Les très vieilles ruelles
Dégringolent, en ribambelles,
Depuis là-haut
Jusqu'à l'Escaut.*

*Un pâle et morne jour de cave
Frôle leurs pignons bas ;
Quoique lavés à tour de bras,
Les seuils humides restent gras ;
Et c'est l'automne et c'est l'hiver :
La banlieue est déserte et ses chemins déserts,
Et seuls les vieux chiens hâves
Sortent, fouillant la boue, ou tout-à-coup se roulent,
Pattes en l'air,
Parmi des tas de cendre et d'écailles de moules.*

*Heureusement qu'un beau matin, l'été
S'en vient, de sa neuve clarté,
Chauffer les murs dont le crépi s'éraille,
Et que l'égout et le trottoir
Se repeuplent du grouillement noir
Et des pieds nus de la marmaille.*

*Les ruelles se réveillent soudain,
Toutes portes ouvertes ;
Du linge sèche aux cloisons vertes
Des tout petits jardins ;*

*Les fenêtres et les plinthes sont peintes,
La résine et la poix
Ornent le corridor étroit
Au bout duquel s'étale et se trimballe,
Monumental, entre les deux parois,
Le ventre enflé des commères enceintes.*

*Alors, les nets et clairs logis
Font bon accueil à ceux qui entrent;
Sur les carreaux, le sable fin
Inscrit de longs et onduleux dessins;
La table, avec son gros bouquet au centre,
Et son vase de verre noir
Se reflète dans le miroir,
Et les plaques du poêle reluisent
Comme un autel d'église.*

*Et l'on travaille, et l'on peine dûment,
Et les enfants se suivent,
Comme barques à la dérive,
Et grandissent, sait-on comment.*

*Les ans tombent par avalanche
Et les jours sont les mêmes jours, toujours,
Sauf le dimanche,
Quand les femmes s'assoient en rond,
L'après-midi, autour des tables basses,
Et que, chauffant, chacune en son giron,
La large tasse
De café noir, qu'un flot de lait fait blond,
Elles s'entreexcitent aux commérages,
A gestes durs, à large bruit,
Si bien que leurs langues font rage
Le soir durant, jusqu'à la nuit.*

*Et les hommes s'en vont fumer des pipes rouges,
Là-bas, au loin, près du rempart,
Où l'on boit ferme, où l'on boit tard,
Au fond des bouges;
Puis reviennent, manquant le pas
Et fluctuant sous des houles de bières,
Avec, pour compagnon, le maigre espoir
Que leurs femmes ne voudront pas,
Trop nettement, s'apercevoir
De ce roulis hebdomadaire.*



Coin Religieux

*En un quartier quatre fois centenaire,
Dont les hôtels et les maisons
S'ornent d'un millésime ou d'un blason,
Le séminaire
Aligne, au long de sa masse carrée,
Son double rang de fenêtres barrées.
Des chanoines massifs en longent le trottoir
Et le mur solennel d'où déborde un platane,
Et les boucles d'argent ornant leurs souliers noirs
Brillent, de pas en pas, au bord de leurs soutanes.*

*La place tout entière est hostile au vain bruit,
L'évêché la domine au fond et son fronton reluit,
Et vers le soir, la cathédrale sombre
Laisse flotter sur lui
L'ample et mouvante nuit
De sa grande ombre.*

*Lieux de piété docte et de chrétienne ardeur :
La province y cultive
Sa croyance rébarbative
Et sa ferveur.
L'ancienne foi s'y développe âpre et valide,
L'ordre la tient serrée en son poing dur,
Et ses dogmes s'y consolident
Comme de lourds piliers encastrés dans un mur.*

*Et pour la maintenir ou l'affermir encore,
Obstinément, au long des temps, depuis toujours,
Tels gars de la bruyère ou tels bourgeois des bourgs
Se font ses serviteurs ou se nomment ses prêtres ;
L'église trouve en eux ses soldats et ses reîtres ;
Ils ont le cœur ardent, la voix fruste et sonore,*

*Et par dessus leurs yeux, ils ont tassé leur front
Comme un moëllon.
Ainsi l'esprit des champs, rêche, têtue, gothique,
Instaure, au cœur des villes apathiques,
En un quartier silencieux,
Sa forge lourde où se couve son feu;
Il fit jadis leurs mœurs et leurs coutumes,
Et leur terreur et leurs cerveaux,
Et maintenant encor son ponctuel marteau
Contrôle ou bat, sur son enclume,
Chaque penser que jette au loin l'orgueil nouveau.*

*Et les cloches sonnent et sonnent
En son honneur, ainsi que des hérauts,
Et les cloches le célèbrent et le propagent,
De siècle en siècle et d'âge en âge,
Du haut des tours, à coups de battants noirs.
Elles le crient au vent et le crient à l'espace,
Aux coins, aux carrefours, aux ruelles, aux places,
Dès que l'aurore monte ou que descend le soir;
Et la ville obéit dûment à ces voix rudes,
Moins par amour peut-être ou par devoir,
Que par longue et tenace et pesante habitude.*



Les Saluts de la Paroisse

*A l'heure ou s'allonge le soir,
En Automne, parmi les brumes,
Et qu'une à une,
Les lanternes, sur le trottoir,
S'allument,
Les mantelets profonds et noirs
Des vieilles femmes de la ville
Vont, à la file,
Tantôt dans l'ombre ou la clarté,
Vers les quartiers que tranquillisent
Les églises.*

*Sur la place pleine de vent
Vivant,
Deux tours règnent vieilles et seules,
Et les tristes et traînantes aieules
S'en approchent en défilant,
Toujours d'un pas égal et lent,
Par le canal des Flagellants,
Dont les sombres et longs miroirs
Réverbèrent, au fond du soir,
Le seul vitrail qui brûle, ardent et translucide,
Là-bas, dans une abside.*

*Les béguines et les curés
Joignent leurs pas
Aux pas des mornes vieilles,
Toutes pareilles,
Et par les longs trottoirs moirés,
Dans leur robe de bure ou leur robe de drap,
Monotones, s'en vont, comme elles,
Au long des quais et des ruelles.*

*Et c'est l'instant où les bateaux
Hissent aux mâts leurs blancs fanaux,
Et c'est l'instant où les boutiques*

*Fixent aux clous leurs veilleuses antiques,
Où l'on entend rentrer, en leurs impasses,
Toutes les misères qui sont lasses :
— Les mendiants, les éclopés, et les perclus ; —
Où la ville semble n'exister plus
Que pour ce défilé, torpide et sombre,
De gens en noir, qui s'avancent dans l'ombre,
Fatidiques, comme les nombres.*





Cloches

*Cloches pour les vivants et bourdons pour les morts,
— Fêtes, décès, mariages, anniversaires —
Vous marquez, jour à jour, de sonnants commentaires,
Avec le timbre ardent ou las de vos accords,
Tout ce dont la province étroite et compassée
Anime son cœur encor
Et sa pensée.*

*Les faits quotidiens, les gestes réguliers,
Et les motifs d'amour, et les causes de haine,
Et ce qu'on dit aux cabarets, chaque semaine,
Et ce dont les vieillards parlent à leurs foyers,
Vous le solennisez au soir et à l'aurore;
Et les alleluias du prêtre et du bedeau,
Tout se fond et grandit dans la forge sonore,
Dont vos battants d'airain sont les brusques marteaux.*

*O chants de bronze et d'or, qui éclatez sans nombre,
Sur les tracas mesquins et les desseins futiles,
Et les pauvres soucis et les soins infertiles,
Des minimes cités qui se meurent dans l'ombre,
Quand donc vos sons puissants et clairs publieront-ils
Quelle âme neuve et profonde
Emeut le monde?*





Les Soirs de Grande Fête

*On ferme ! On ferme ! Et les veuves de noir vêtues,
A pas feutrés et lents, s'en vont sous leurs manteaux,
Et font tinter de lourds deniers en des plateaux
Placés dans l'ombre, au pied de géantes statues,
Comme les larges mains mendiante de Dieu.
Au fond, l'autel éteint ses fleurs étincelantes,
Et les veuves glissent lentes et dévalantes
Vers la ville du soir où s'allument les feux.*

*Alors tous les métaux strident; leur bruit s'essore;
Les pieds des chandeliers grincent sur le parvis,
Les lampes font crier leurs chaînes et leurs vis;
On écoute les tabernacles blancs se clore,
Et des grappes de clefs baller à des fermoirs :
L'église est vide.*

*Et dans ces voix, oh ! si cruelles,
Si grinçantes et si torturantes entre elles,
N'est-ce pas, qu'on entend se déchirer l'espoir,
Et la douleur de ces veuves maigres et droites,
Qui vont, à pas feutrés et lents, sous leurs manteaux,
La mémoire et le cœur traversés de couteaux,
Mais reviendront, demain, sur leurs chaises étroites,
A l'heure où l'aube éteint dans la ville les feux,
Prier les Jésus morts et les vierges dolentes,
Et baiser, tout comme hier, des blessures sanglantes,
Comme les larges mains mendiante de Dieu !*





Les Fumeurs

*« C'est aujourd'hui,
Au cabaret du Jour et de la Nuit,
Qu'on sacrera
Maître et Seigneur des vrais fumeurs,
Celui
Qui maintiendra
Le plus longtemps,
Devant les juges compétents,
Une même pipe allumée.
Or, qu'à tous soit légère
La bière,
Et soit docile la fumée. »*

*Ont pris place, sur double rang,
Près des tables, le long des bancs,
Les grands fumeurs de Flandre et de Brabant.*

*Déjà depuis une heure ils fument,
A petits coups, à mince brume,
Le gros et compact tabac,
Qu'a resserré, avec une ardeur douce,
Leur pouce,
En des pipes neuves de Gouda.*

*Ils fument tous, et tous se taisent,
La bouche au frais, le ventre à l'aise;
Ils fument tous, et se surveillent
Du coin de l'œil et de l'oreille.
Ils fument tous, méticuleusement,
Sans nulle hâte aventurière,
Si bien que l'on n'entend
Que l'horloge de cuivre et son tictaquement,
Ou bien encor, de temps en temps,
Le flasque et lourd écrasement
D'un crachat blanc contre les pierres.*

Et tous, ils fumeraient ainsi,
Inépuisablement, tout un après-midi,
N'était que les novices
Ne se doutent bientôt, à maints indices,
Que leur effort touche à sa fin,
Et que le feu, entre leurs mains,
S'éteint.

Mais eux, les vieux, restent fermes. En vain
Les petites volutes
Tracent peut-être, avec leurs fins réseaux,
Le nom du vainqueur de la lutte,
Près du plafond, là-haut;
Ils s'entêtent à n'avoir d'yeux
Minutieux
Que pour leur pipe, où luit et bouge
Le seul point rouge,
Dont leur pensée ait le souci.
Ils le tiennent à leur merci,
Ils le couvent à l'étouffée,
Laissant de moins en moins les subtiles bouffées
Passer entre leurs lèvres minces
Comme des pincés.

*O leur savoir malicieux,
Et leurs gestes mystérieux,
Et ce qu'il faut de temps et d'heures
Avant
Qu'un foyer clair, entre leurs doigts fervents,
Ne meure !
Ils étaient dix, les voici cinq; ils restent trois;
Et de ceux-ci, le moins adroit,
Malgré les cris et les disputes,
Se lève et déserte la lutte.
Enfin, les deux plus forts, les deux derniers,
Un corroyeur, un batelier,
Barbe roussâtre et barbe grise,
Le cœur ardent et sûr, se maintiennent aux prises.*

*Et c'est alors un unanime enfièvrement:
On se bouscule et l'on regarde
Ces deux maîtres restant superbement
Calmes, parmi la foule hagarde,
Et qui fument, et se taisent jusqu'au moment,
Où tout à coup, celui de Flandre
Tâtant du doigt le fond du fourneau d'or,
Pâlit, en n'y trouvant que cendres;*

*Tandis que l'autre émet encor
Patiemment, à petites secousses,
Un menu flot de brouillard bleu,
Et ne prétend cesser le jeu
Qu'après avoir versé trois derniers brins de feu,
Victorieux,
Sur l'ongle pâle de son pouce.*

*Et les grands juges réunis
Au cabaret du Jour et de la Nuit,
Confèrent dans la grand' chambre,
Au champion du Vieux Brabant,
Luttant
Contre celui de Flandre,
Une pipe d'écume et d'ambre,
Avec des fleurs et des rubans.*





Jours d'Eté

*Lorsque l'été flambant brûle la ville lasse,
Et le peuple pointu des toits capricieux,
Le vieux gardien du vieux beffroi suit de ses yeux
L'ombre lente qui fait le tour de la grand'place.*

*Et c'est d'abord, au jour levé,
Les trois pignons des Trois Rois Mages,
Laissant flotter leur triple image
Sur les bosses du lourd pavé.*

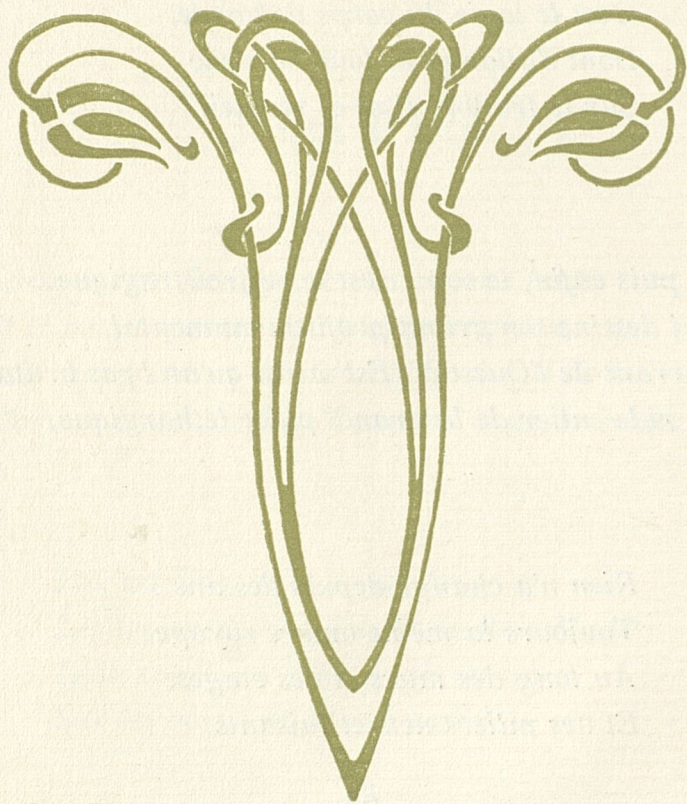
*Vers dix heures, c'est la façade ardente et belle,
Où sont sculptés des rosaces et des festons;
Et vers midi, c'est l'ample enseigne et le fronton
Joli de la maison d'Albert et d'Isabelle.*

*Plus tard encor, en plein soleil,
C'est le logis du corps de garde,
Dont s'allonge la tour bâtarde
Sur le trottoir lisse et vermeil.*

*Et puis enfin, le soir, c'est le beffroi tragique
Qui dessine son grand profil monumental,
Barrant de l'Ouest à l'Est, ainsi qu'un bras brutal,
Le vide entier de la grand' place léthargique.*

*Rien n'a changé depuis des ans :
Toujours la même ombre voyage,
Au long des murs et des étages,
Et des piliers nets et luisants.*

*Et le même gardien, sur sa chaise trop basse,
Regarde se fermer les mêmes blancs rideaux,
Quand la même clarté des mois pâles et chauds,
De seuil en seuil, au long des heures, se déplace.*





La Bière

*En chaque enclos, l'été; l'hiver, sous chaque toit,
Où la province
S'attable, au jour le jour, et boit,
Le bourgmestre est prince,
Mais le brasseur est roi.*

*Sa brasserie, elle est là-bas, lourde et fumante,
Et la chaleur s'active, et les brassins fermentent;
Et lui-même surveille, et du geste et des yeux,
Le moite et sourd travail de l'eau avec les feux.*

Une odeur d'orge,
Soudain, dès qu'on franchit son seuil,
Serre la gorge;
Les gros chevaux sont lourds d'orgueil
Et, quand ils passent,
Avec leur char aux cent tonneaux,
Sur la grand' place,
Ils font trembler plus d'un carreau
Qui, dans le soir, scintille
Aux fenêtres en or du vieil hôtel de ville.

L'homme est hospitalier, facile et cordial;
Dans sa maison au long trottoir, près du canal,
La bière,
A celui qui la boit devant un feu vermeil,
Semble sortir en robe de soleil
Du creux des verres.

Sa femme est saine et grasse, et ses enfants replets;
Dans un coin de la cour, à l'ombre des ramures,
Elle-même, les mois d'été, puise aux baquets
Et verse aux boulangers les mousseuses levures :
C'est son modeste orgueil, quand est meilleur, le pain

*Et puis, le soir, quand la lampe brûle, ses mains,
Calcul après calcul, s'acharnent à poursuivre
La piste des erreurs aux taillis du grand-livre.*

*Et d'année en année, en s'aidant, tous les jours,
La femme, ardente aux gains, et l'homme, âpre aux négoces,
Cueillent les lourdes fleurs des fortunes précoces :
Ils ont acquis, aux angles clairs des carrefours,
Vingt maisons à pignons, dont les larges enseignes
A celui qui s'en va ou s'en revient, renseignent
Quelle bière éclatante et vivante on y sert.
Oh ! la pinte vidée, à la hâte, en plein air,
Et l'orgueil de sentir au fond de soi descendre
La sève en or des grains et des houblons de Flandre !*

*Voici quinze ans bientôt que le brasseur travaille
Et que la vie, avec ses vœux et ses souhaits,
Se serre, ici, là-bas, partout, entre les mailles
Qu'il noue en chaque rue autour d'un cabaret ;
De faubourg en faubourg, son renom règne à l'aise.
Parmi les francs buveurs qui tanguent sur leur chaise,
Dès qu'il paraît, il paie à boire et dûment boit,*

*Et sa parole alors est parole de poids,
Et son geste est suivi aussi loin qu'il les mène.*

*Si bien que la boisson qu'il vend chaque semaine
Se répand dans la ville, orientant vers lui,
De maison en maison, les cœurs et les esprits ;
Elle est la force lourde et la lente pensée
Dont s'émeuvent encor les cervelles tassées ;
Et tels jours de scrutin où le pouvoir a peur,
Elle est celle qui chauffe, à feu brusque, l'ardeur
Que renferment les fronts joyeux ou taciturnes ;
Et c'est elle toujours qui glisse entre les doigts
Le vote alerte et franc ou le vote sournois
Que chacun jette, avec sa passion, dans l'urne.*

*En chaque enclos, l'été ; l'hiver, sous chaque toit,
Où la province
S'attable, au jour le jour, et boit,
Le bourguemestre est prince,
Mais le brasseur est roi.*





Les Pinsons

*Même quand le vent meugle
Et fait grosse sa voix,
Ils s'exaltent en leur cage de bois,
Les doux pinsons aveugles.*

*On a tué, dans leurs yeux clairs,
Toute la vie;
Mais depuis lors,
Ardente, inassouvie,
Plus violente encor,
Vibre, dans l'air,
Leur chanson d'or.*

*Ils ne voient plus, mais ils s'écoutent;
Leur voix s'affîne et se veloute,
Et met un peu d'allégresse et d'amour
Au cœur des pauvres gens des cours
Et des impasses.*

*Dès qu'arrive Novembre et ses vents fous,
Solidement, on pend au clou,
Près des fenêtres basses,
Leur cage étroite
Comme une boîte.
Et l'on n'entend plus rien, sinon près du plafond,
Leur petit bec qui gratte,
Ou bien leurs sauts légers, de bâton en bâton,
Et le bruit sec de leurs pattes.*

*Or, voici Mai et les concours
Entre ville, village et bourg;
Et désormais, la vie
Des doux pinsons est asservie
Au dominical branle-bas
Des angoissants combats.*

*Sur le marché, où se dressent des tentes,
Assis à l'ombre, et pipe aux dents,
Les solennels experts, ornés d'un président
Large et fondamental, attendent;
Et s'alignent les petites cages en bois,
Devant sa massive prestance,
Et s'entêtent et s'effilent les voix,
Sur un signal de son omnipotence.*

*Mousses de chant qui s'échappent dans l'air,
De la coupe d'un gosier frêle,
Bulles, perles, miroitements, éclairs,
Sans nul effort qu'un battement des ailes;
Frémissements de cris, fourmillements de sons,
Trilles en fleur, trilles en fête,
O! les naïfs et doux pinsons,
Comme ils s'entêtent!*

*Le président, rougeaud et gros,
Fume toujours, et ne dit mot;
Mais son oreille ardente écoute,
L'autre après l'un, chaque pinson
Tresser les brins de sa chanson.*

Tous s'acharnent, aucun ne doute,
Car c'est à ceux qui, de leur cœur battant
Ont, en un même temps,
Tiré, le plus souvent, les mêmes notes,
Qu'on adjuge, — parfois l'on vote —
Le prix dont sera fier, pendant un jour,
Un quartier d'une ville ou le hameau d'un bourg.

O les petites voix lasses, mais obstinées,
O la fragile et babillante claironnée:
Ici, là-bas, toujours, encor,
Jusques à l'heure où le plus fort,
Dans le disloquement et dans la débandade
De l'unanime sérénade,
Impose, à tous, son survivant effort,
Et dans l'entier silence et la cruelle attente
Regonfle, une dernière fois, sa gorge — et chante.

Et le vainqueur et son pinson
Avec, au treillis de la cage,
Un rameau clair de fleurs sauvages,
Rentrent à la maison

Où, dans l'angoisse et dans la fièvre,
Leur nom vole, de lèvre en lèvre ;
Tandis qu'assises sur leur seuil,
Les commères, lourdes et grasses,
Se regorgent d'orgueil
A voir
La volante victoire
Se reposer en leur impasse.





L'Hospice

*A ceux qui n'ont ni feu, ni lieu,
Et qui sont lents, et qui sont vieux,
A ceux qui, jour à jour,
— Depuis quels temps — ont fait le tour
De leur misère sédentaire,
Aux pauvres gens des durs métiers:
Portiers, veilleurs, gardiens et cantonniers,
Les petites villes octroient, parfois,
Le bénéfice
De boire et de manger et de dormir, sans joie,
Derrière un mur de vieil hospice.*

*Le monument, avec son large toit
Et ses anciens pignons, s'assoit
Au bout de la grand'rue.
Le van des siècles dissémina sa nuit,
En poussière noire, autour de lui.
Angles, bosses, plaques, verrues,
Font leur saillie à sa façade ;
Il est d'un bloc — et sa largeur est perforée,
De part en part, de fenêtres carrées
Qui regardent la cour symétrique et maussade.
Et c'est là qu'ils végètent, les vieux,
Autour de grands poëles de fonte.
L'hiver est froid, le vent hargneux,
Oh ! que de fois, les soirs, ils font le compte
De leurs malheurs, de leurs chagrins,
A sourde voix, à lentes mains,
Devant les autres vieux, qui n'écoutent plus guère.
Il en est qui s'en furent en guerre,
Si loin, que les astres de leur bruyère
N'éclairaient plus ces pays de là-bas ;
Ils en sont revenus, minés et las,
Heureux du maigre emploi que leur offrait la ville ;
D'autres survivent seuls à leur famille ;
D'autres songent à leur enfant,*

*Qui s'embarqua vers les levants,
Sans rien leur en apprendre,
Et c'est leur mal de chaque jour,
De repenser encor à son retour
Et de ne plus y croire, et, néanmoins, toujours,
D'attendre....*

*Oh ! ces vitres par où l'on voit,
Au long de blancs murs droits,
Traîner les vieux, de fenêtre en fenêtre ;
Et ces couloirs où l'on entend
Sonner le bruit intermittent
De leurs bâtons de hêtre ;
Et ce piteux et pauvre banc,
Où, deux par deux, au jour tombant,
Ils s'arrêtent et longuement se taisent,
Quand leurs pipes, comme des braises,
Brûlent seules, de leurs points d'or,
Le vide obscur et mort
Des corridors.*

*Les vieux, les pauvres vieux, avec leur dos en bois,
Et leurs regards lointains, et leur défunte voix,
Et leurs craintes durant les insomnies,*

*Et leur patience à compter le temps,
Et l'égoïste et mécanique entêtement
De leurs manies!*

*Voici la nuit qui tombe et attise leurs maux;
Voici leurs lents départs, comme les mots
Monotones des litanies,
Et leur silence, au fond du vieux dortoir,
Où les cierges éclaireront, un soir,
Leurs agonies.*





Le Gobelet d'Argent

*Sur la place aux enseignes livides,
Où les cloches sonnent un glas,
Il pleut, dans le kiosque vide,
Là-bas.*

*Le grave et rouge bourguemestre
S'assied au « Gobelet d'Argent »,
A sa place, près des fenêtres;
Et, solennel avec les gens,
Il regarde, d'un air tranquille,
Vivre sa ville.*

*Tous les pavés sont vernis d'eau ;
Un chien s'enfuit ; deux chiens se flairent ;
La marchande de scapulaires
Sonne à la porte du bedeau.*

*A sa montre, pareille aux trônes,
L'aide du pharmacien buintoux
A remplacé le bocal bleu
Par un bocal de couleur jaune.*

*Le vieux greffier passe, en retard,
Et regarde, d'un œil oblique,
Chez l'horloger, dans la boutique,
L'heure que sonne un jacquemart.*

*On sait, dans tout le voisinage,
Que le notaire a confié
Le soin de ses vingt-deux lauriers
Au jardinier du béguinage.*

*Et les arbres, aux rameaux noirs,
Rentrent chez eux, toilette faite,
L'autre après l'un, sur des brouettes,
Qui font trembler les vieux trottoirs.*

*Bête de somme et de supplice,
Voici l'antique cheval blanc
Qui se cahote, à pas très lents,
Vers la porte du vieil hospice.*

*Coup de sifflet droit comme un dard,
Et nuages de vapeurs blanches ;
Et roule, au loin, en avalanche,
Le train de midi moins un quart.*

*Le grave et rouge bourguemestre
Quitte son siège à ce signal,
Laisant son broc, vide et banal,
Regarder seul par la fenêtre.*



La Gare

*Du côté du canal, où ronflent et s'exilent
Les trois usines de la ville,
La gare,
Avec ses coups de trompe et de sifflet,
Avec ses signaux verts dans le soir violet,
Luit et s'effare.*

*Elle existe, vivant de peu, très à l'écart;
Où monte son pignon, montait l'ancien rempart.
Les dimanches, à l'heure où l'on sonne les messes
Elle écoute, de loin, le lourd bourdon baller,
Et les cloches, une fois l'an, se quereller,
Toutes ensemble, à la kermesse.*

*Elle connaît l'huissier, le juge et le curé,
Et ceux qui vont à Deynxe, et de Deynxe à Courtrai,
Et ceux que le lundi pousse jusqu'à Termonde;
Tous, ils rentrent, le soir, avant la nuit, chez eux,
Sans que jamais aucun ne laisse errer ses yeux
Au long des rails brûlants, qui vont au bout du monde.*

*Un va et vient prévu de charriages las
Circule, autour de vieux hangars, là-bas;
Un camion s'éloigne, un camion arrive;
On hèle, au cabaret, quelques débardeurs soûls,
Et les wagons chargés sont poussés, bout à bout,
Et se heurtent, comme entraînés à la dérive.*

*Mais, dès que le jour tombe, et que s'en vont rentrer
Ceux-ci d'Alost, ceux-là de Deynse et de Courtrai,
La gare,
Une dernière fois, tremble et s'effare,
Et se remplit de bruit;
Puis, doucement s'enfonce et se clôt dans sa nuit;
Et l'on n'entend plus rien dans la salle d'attente,
Où seul un bec de gaz reste allumé,
Que le grincement dur d'une plume irritante,
Près d'un guichet fermé.*





La Vente aux Enchères

*Voici trois mois qu'on l'a porté en terre,
Et le désir des héritiers
Est qu'on vende, jusqu'au dernier,
Aux volantes enchères,
Les meubles familiers
Du vieux notaire.*

*La servante qui l'assista, quand il mourut,
A requinqué, depuis trois jours,
Avec des loques de velours,
L'arroi fané des gros bahuts,
Et réveillé, à poings rouges, les moires
Et l'éclat endormi des massives armoires.*

*Et maintenant,
Que leur gloire réapparue
S'étale à tout venant,
Contre les murs, à front de rue,
Elle les garde et les surveille encor,
Faisant reluire, avec son tablier,
Quelque pommeau mal nettoyé,
Ou quelque frise à filet d'or.*

*Et l'archiviste, et le doyen, et le docteur
Se rencontrent parmi les acheteurs;
Et les matrones graves et compactes
Se disputent sur la valeur exacte
D'un saladier d'étain ou d'un flambeau d'argent.*

*Le crieur est sonore, adroit et diligent ;
On vend l'un après l'autre :
Un candélabre, une aiguière, un bassinet
Et l'horloge, très vieille, où Dieu et ses apôtres
Apparaissaient dans l'or dès que midi sonnait ;
Enfin, jusqu'au hanap qui provenait d'un prince,
Et dont s'était servi, devant sa cour, le roi,
Lorsqu'il était passé, en l'an cinquante-trois,
Avec le duc, son fils, par ce coin de province.*

*Au fond du vestibule est étalé l'orgueil
Profond et rembourré, de six vastes fauteuils,
Et la croupe et le dos des commères s'y tassent,
Et leurs rires sont gros, et leurs langues salaces,
Et leur ventre bombé s'y gonfle à l'abandon.
On admire les pieds sculptés du guéridon
Où s'appuyait le coude enflé du vieux notaire,
Jadis, quand il fumait sa longue pipe en terre,
Tranquillement, à la fenêtre, aux soirs d'été.
On songe avec respect à son intégrité ;
Dire que ces cartons vides, aux parois vertes,
Ont contenu l'objet de tant d'affres souffertes !*

Que ces casiers ouverts et ces béants tiroirs
Ont recélé tant de ferments de désespoir !
Et l'on parle à l'écart, la main contre les lèvres,
Du testament subtil qu'il fit faire à l'orfèvre,
Pour qu'aucun legs ne put froisser aucun neveu.
Chacun de ses contrats, comme un trousseau de nœuds,
Tenait le droit flottant en ses clauses serrées.
Pourtant, que de fureurs se sont exaspérées,
Devant son bureau sombre, insensible et massif !
La veuve du brasseur et leur fils adoptif
Se sont battus jadis, au seuil de son étude :
Il est vrai que leurs poings en avaient l'habitude.

On n'attend plus que l'échevin,
Qui doit rentrer d'Alost, où se touchent ses rentes,
Pour déguster et mettre en vente
Le vin.

Et le doyen et l'archiviste
Touchent déjà le « Haut Brion »,
Subtilement, de leurs lèvres artistes ;
Puis s'attardent, la bouche en rond,
A lentement goûter le « Château Rose ».
L'échevin survenu prend à son tour la pose

*Des vieux buveurs d'antan qui, le verre à la main,
Et balançant leur corps sur leur chaise qui tangué,
En l'honneur des grands crus faisaient claquer leur langue.*

*Et tous boiraient jusqu'à demain,
N'était que le « Médoc », déjà s'adjuge*

Au juge,

*Et qu'un chanoine a pris pour lui,
Vingt bouteilles de « Grave » et six flacons de « Nuits ».*

*La cave du notaire est ainsi dispersée,
Et l'archiviste et le doyen et l'échevin,
Après mainte querelle, à coups d'or apaisée,
Se désignent chacun leur part en son butin.*

*Le crieur éreinté est au bout de son rôle,
Voici passer encor, par ribambelles,
Les soucoupes et les écuelles,
Puis les chenets de cuivre et les plaques de tôle,
Et mille objets menus qui ne valent plus rien.
On vend jusqu'au collier qui maintenait le chien,
Et que l'on joint, pour faire un lot,
A trois marteaux et deux rabots
Trouvés dans l'appentis sous de vieilles falourdes.
Des camions pesants et des brouettes lourdes*

*Dispersent lentement, de seuil en seuil,
Tout ce qui fut la fierté et l'orgueil
Et la richesse héréditaire
Du vieux notaire.*

*Et l'on se réjouit, qu'à part le hanap d'or,
Qu'un amateur d'Anvers emporta de la ville,
Tous les meubles et tous les vins restent encor
Aux mains sûres des antiques familles.*





Funérailles

*Vingt ouvriers
Invisibles, là-haut, parmi les madriers,
A coups de reins, à coups de pieds,
Sonnent et sonnent.*

*Et sur les toits serrés en tas,
Tombent, bondissent et ricochent
Les glas,
Et par les trous des abat-sons,
S'éparpillent les sons
Et se vident les poches
Formidables des cloches.*

*Et passe,
Par la grand'place,
L'enterrement,
Et les chevaux du corbillard s'effarent
Aux chocs brutaux de la fanfare
Qui bat le deuil, terriblement.*

*Et les commères se chamaillent,
Là-bas, sous un auvent de bois,
Et recomptent, sur leurs vieux doigts,
Ce qu'ont coûté ces funérailles.
Et les enfants, au sortir de l'école,
Rompent soudain leurs jeux
Et regardent, de tous leurs yeux,
La bouche ouverte, et sans parole ;
Et les lourds camions aux carrefours s'arrêtent ;
Et ceux du tir à l'arbalète
Sont accourus du fond de leur enclos,
Et par décence ou par scrupule,
Ils dissimulent
Leur pipe ardente et allumée,
Dont on voit la douce fumée
Monter de derrière leur dos.*

*Et le funèbre et compact défilé
Longe à présent le quai de la Ferblanterie,
Avec ses bedeaux gras et ses prêtres râblés,
Et le mouvant amas des confréries.*

*Et l'on dirait vraiment qu'ils transportent
Toute une montagne de deuil,
Quand passe, au long des portes,
Le mort tassé dans son cercueil.*





Celui qui bouscule

*De part en part,
A chaque angle, par chaque fente,
Sous les averses,
Les glaives nus du vent traversent
Le corps en pierre de la tour.*

*La ville en est épouvantée;
Des patrouilles ont fait le tour
De la grand'place, à la nuitée,
Pour rencontrer — folie! — on ne sait où,
Le vent qui tord, énorme et fou,
L'église entière en sa bataille.*

*Il assaille toutes murailles,
Il siffle, il passe, il claque, il fuit,
Comme des ailes dans la nuit;
Plus loin, où les foules sont accourues,
Il a tourné le coin des rues,
Brisant l'image en or de Saint Laurent,
Qui maintenait, du bout de ses doigts calmes,
Vers les bourreaux indifférents,
Depuis mille ans,
Sa palme.*

*Les commères qui s'en allaient
A confesse, trotte-menues
Hâtivement, sont revenues
En resserrant leurs mantelets,
Leurs capuchons de bure ou leurs coiffes volantes
Que le grand vent fouillait
Avec ses mains brusques et violentes.*

*Des gens l'ont vu, vers les faubourgs,
Reprendre haleine, en une impasse;
On crie, on lutte et l'on accourt*

*Avec des liens, avec des nasses;
Mais lui, qui règne aux horizons,
S'échappe et fuit jusques aux grèves;
Quand il revient vers les maisons,
On ne sait quoi de lourd et de flasque, il soulève.*

*L'ombre paraît grossir et se mouvoir,
D'accord avec ses sursauts noirs,
Et ses ailes gigantesques et molles,
Battant l'espace entier, affolent
Là-bas, sur les remparts, les croix
Des vieux moulins de bois.*

*Et chacun crie, et nul ne sait que faire :
Le fossoyeur prétend
Qu'il faut cerner le vent
Et le pousser au cimetière;
Un batelier s'agite, au coin des quais,
Et veut qu'on l'aide à l'embarquer
En de gros sacs de toile grise
Qu'il amène, chaque semaine,
De Termonde jusqu'à Tamise.*

*Aux battements soudains d'un glas,
Le vent riposte avec fracas;
Voici qu'il brise, sur la tour,
Les gargouilles qui font le tour
De la corniche la plus haute;
Il casse en deux les abat-sons;
Il lutte avec le grand bourdon
Et son battant qui saute.*

*Les douze fleurs des chiffres d'or,
Sur les cadrans, sont effeuillées;
Les patronnes agenouillées
A l'Est, à l'Ouest, au Sud, au Nord,
Supplient, en vain, le vent qui mord,
Et qui projette la prière
De leurs deux bras tendus,
Vers la pitié d'un Christ aux horizons pendu,
Violemment à terre.*

*Le sol antique est écorché,
Par on ne sait quel coute énorme;
Tombent, là-bas, les buis, les ifs, les ormes,
Dans le jardin de l'évêché.*

*Le tablier du pont de pierre,
Arceaux fendus, est entraîné dans la rivière,
Et l'on entend des blocs entiers,
Que le courant sauvage
Roule jusqu'aux chantiers,
Battre, là-bas, les madriers
D'un colossal échafaudage.*

*Femmes, filles, vieillards, enfants,
Tremblent au fond de leurs mansardes;
Le ciel ne se voit plus, rien n'y luisarde :
Si large et si touffue est la vigne du vent,
Avec ses grappes d'ouragan
Qui se gonflent de pluie, et soudain, crèvent.
Les ténèbres semblent nourrir de sève
Et de sang noir, comme la poix,
La meute énorme de molosses,
Dont la rage et les abois
Peuplent la nuit féroce.
Tout le pays se convulse, la ville croit
Son heure suprême venue;
Et ceux que les calendriers
Hallucinent vers l'inconnu,*

*Songent que, l'an dernier,
Un astrologue, à Trébizonde,
Pour ce temps-ci, prédit
La fin du monde.*

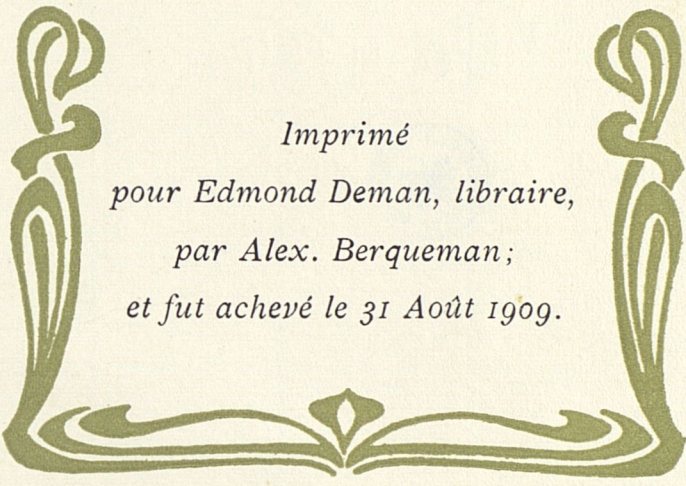
*Et le vent hurle, et le vent geint,
Et le vent bat, jusqu'au matin,
Murs, toits, pignons, balcons, tourelles
Et les cervelles solennelles
Des bons messieurs les échevins
Qui s'entêtent à s'assembler en vain,
Avec l'espoir, tenace et décevant,
De voir, quand même. un jour d'unanime panique,
Sans faute aucune et sans réplique,
Par les cent mains de la force publique,
Saisir le vent.*



TABLE

<i>L'Ancienne Gloire</i>	5
<i>Pauvres Vieilles Cités</i>	8
<i>Le Port déchu</i>	12
<i>Au long du Quai</i>	14
<i>Le Chaland</i>	17
<i>La Grand'Place</i>	21
<i>Les Boutiques</i>	24
<i>Les Antiques Hôtels</i>	28
<i>La vieille Demoiselle</i>	32
<i>Fête d'Hiver</i>	36
<i>Les Grands Mangeurs.</i>	38
<i>Les Rois</i>	45
<i>Vieilles Servantes Flamandes.</i>	49
<i>Les Jours de Pluie</i>	53
<i>Le Linge</i>	56
<i>Le Dimanche.</i>	60
<i>Vanniers</i>	63
<i>Le Grand Serment</i>	66
<i>Les Pigeons</i>	72

<i>Les Ruelles</i>	77
<i>Coin Religieux</i>	81
<i>Les Saluts de la Paroisse</i>	84
<i>Cloches</i>	87
<i>Les Soirs de Grande Fête</i>	89
<i>Les Fumeurs</i>	91
<i>Jours d'Été</i>	96
<i>La Bière</i>	99
<i>Les Pinsons</i>	103
<i>L'Hospice</i>	108
<i>Le Gobelet d'Argent</i>	112
<i>La Gare</i>	115
<i>La Vente aux Enchères</i>	118
<i>Funérailles</i>	124
<i>Celui qui bouscule</i>	127

A decorative green frame with symmetrical, flowing lines that curve upwards at the corners and meet at a central point at the bottom.

Imprimé
pour Edmond Deman, libraire,
par Alex. Berqueman;
et fut achevé le 31 Août 1909.

MLPO 11764



